

Archie Mafeje : le Local et l'Universel

Dans son discours à la National Research Foundation en Afrique du Sud, au mois de mai 2001, sur « The Impact of Social Sciences on Development and Democracy: A Positivist Illusion » (L'impact des sciences sociales sur le développement et la démocratie : une illusion positiviste), Archie Mafeje a soutenu ceci :

Il est des philosophes qui croient que l'universel est contenu dans le local. Cela n'est vrai que si le local est universellement reconnu. La soi-disant renaissance africaine n'est pas universellement reconnue. Ses représentations intellectuelles font défaut et ses déterminations politiques sont en question. Cela soulève deux questions : i) l'indigénisation du savoir en Afrique ; et ii) la signification politique de l'africanité ou la soi-disant renaissance africaine. Ces deux questions ne sont pas répandues dans l'Afrique du Sud blanche et en Occident en général. Dans leurs connotations immédiates, celles-ci ne signifient rien de plus que l'affirmation d'une nouvelle identité de soi. C'est inévitablement que toute identité émerge en tant que catégorie opposée à une autre/d'autres. De même, c'est inévitablement que l'affirmation de toute identité provoque des répulsions également subjectives/idéologiques de tout ce qui est perçu comme de l'altérité.¹

Mafeje s'inscrivait ici en faux contre l'« illusion » du positivisme dans les sciences sociales, en faveur d'une « science sociale normative, c'est-à-dire, une science sociale qui non seulement reconnaît le fait qu'elle n'est pas "impartiale", mais qu'elle est prête à affronter et à objectiver des questions sociales et morales telles que la pauvreté, le racisme et la mondialisation ». Cependant, le dialecte du local et de l'universel et la tension entre ces deux concepts, ou le moi et l'autre

Eddy Maloka
Secrétariat du NEPAD,
Pretoria, Afrique du Sud

qu'il décrit dans la citation ci-dessus expliquent en quelque sorte la façon dont il a été reçu dans son pays, l'Afrique du Sud, à son retour d'exil.

Dans l'un des hommages à Mafeje, Jimi Adesina raconte comment, « au cours de notre dernière conversation, il [Mafeje] parla de son isolement et de sa solitude en Afrique du Sud (chez lui, dans son lieu de naissance, dans un pays qui nous a donné l'un des esprits les plus fins de la communauté mondiale des sciences sociales) ». Et c'est-là en effet l'un des thèmes qui ont émergé des discours des amis et parents lors d'un service commémoratif organisé en son honneur à l'Université d'Afrique du Sud (UNISA), quelques jours avant ses funérailles.

Dans son hommage à Mafeje largement répandu, Pallo Jordan, ministre sud-africain des Arts et de la Culture, rappelle que Mafeje « se présentait comme sud-africain de naissance, hollandais par citoyenneté et égyptien par domiciliation. Son retour au pays natal avait pour but non seulement de fusionner tout cela en un tout, mais aussi de passer les dernières années de sa vie comme un exemple vivant du cosmopolitisme africain ». ² Un autre observateur présentait Mafeje comme un « critique afrocentrique de l'anthropologie coloniale et des déformations de l'Afrique dans les milieux universitaires occidentaux, connu pour son franc-parler ... [ses] travaux ne sont pas bien connus des jeunes chercheurs et ne sont pas diffusés aussi largement qu'ils le méritent dans les moyens de communication occidentaux ». ³ Mahmood Mamdani est d'accord : « L'important est d'immortali-

ser le sens de sa vie et de son œuvre de manière à le rendre accessible à la jeune génération, ceux qui n'ont pas eu l'occasion de le connaître personnellement comme nous ».

Quand j'ai persuadé Mafeje de retourner « au pays » il y a quelques années, c'était entre autres dans l'intention de rapprocher de sa patrie son influence intellectuelle et le respect qu'il commandait sur le continent et dans le monde. Nous avions espéré qu'il consacrerait toute force qui restait encore dans son corps et dans son esprit à assembler ses travaux en vue de leur publication et dissémination. C'est une tâche pénible non encore accomplie.

J'espérais aussi que le retour de Mafeje dans son « pays » apporterait plus d'énergie et peut-être même d'orientation, dans le débat en cours sur le rôle et la contribution des intellectuels noirs dans la transition postapartheid. Ce débat porte sur trois domaines connexes. Premièrement, il y a la préoccupation suscitée par le fait que le discours public dans l'Afrique du Sud postapartheid est largement dominé, façonné et mené par ceux qui étaient historiquement privilégiés par le passé, en raison de la couleur de leur peau. En effet, lors de sa 52e conférence nationale de 2007, le parti au pouvoir, l'African National Congress (ANC), a délibéré sur ce défi sur le thème : « Communications and the Battle of Ideas » (La communication et la bataille des idées). L'une des résolutions adoptées à la conférence à cet égard engageait le parti à « communiquer vigoureusement les perspectives et valeurs de l'ANC (l'État développementaliste, les droits collectifs, les valeurs des soins et de la solidarité communautaire, l'ubuntu, le non-sexisme, etc.) par opposition aux perspectives idéologiques des principaux médias actuels (le néolibéralisme, un État faible et passif, l'accentuation excessive des droits indi-

viduels, le fondamentalisme de marché, etc.) » ; et que « la bataille des idées doit être menée avec des actes, et pas seulement de la théorie, et ces actes doivent trouver leur expression pratique à travers les structures de l'ANC ». En conséquence, « l'organe du parti, *ANC Today*, a par la suite comporté un article principal intitulé : « The Voice of the ANC Must Be Heard »!

Le deuxième domaine sur lequel porte le débat concerne l'absence virtuelle d'une intelligentsia noire dans le pays. Pitika Ntuli dresse un portrait troublant :

En Afrique du Sud, avec l'avènement de la nouvelle donne, les intellectuels ont été attirés dans le gouvernement pour occuper des fonctions bureaucratiques, au détriment de l'université. Ceux qui s'y sentaient à l'étroit ont été à leur tour attirés par le monde des entreprises. Dans ces deux nouvelles institutions, leurs voix sont circonscrites par la logique de la survie. Il y a ceux qui ont choisi la voie des ONG mais, même là-bas, ils ont constaté que s'ils parlaient, ils ne recevraient pas de financement de l'Etat. D'autres ont cherché d'autres moyens de contribuer à la société plus large : ils ont cherché du financement auprès d'agences internationales, mais cela généra de nouveaux problèmes ; ils ont été accusés de collaboration avec des ennemis de l'Etat ou ont été utilisés par ces agences pour subvertir notre démocratie nouvelle.⁴

De même, pour Ebrahim Harvey,

parallèlement au déclin de la société civile, nous avons assisté au déclin de la production des intellectuels noirs. Il s'ensuit une pénurie d'intellectuels noirs indépendants et engagés. Ainsi, dans chaque domaine, le discours continue d'être dominé de façon écrasante par les universitaires et intellectuels blancs.⁵

Enfin, il y a une tendance chez l'establishment des intellectuels et faiseurs d'opinion blancs à nier la crédibilité et la signification du terme « race » dans l'Afrique du Sud d'aujourd'hui parce que, soutiennent-ils, l'apartheid est mort ! Ce qui importe maintenant, pour la gauche marxiste blanche, c'est la « classe » ou, pour la plupart, la peur d'être écrasés par une ANC toute puissante. Quand certains intellectuels noirs s'organisèrent en Native Club en 2006, le club fut rejeté par les médias et autres forums publics, d'autres

le comparant même au « Broederbond » (Ligue des Frères) des nationalistes Afrikaners pendant l'apartheid. Récemment, des journalistes noirs ont convoqué un Forum de journalistes noirs, et cette initiative aussi a suscité du mépris au sein de l'establishment des faiseurs d'opinion blancs, avec des journalistes blancs allant jusqu'à resquiller dans une réunion du forum pour jouer les héros et les martyrs pour la « liberté » d'expression et d'association ». Dans le cas du Native Club, ils ont avancé l'argument que le fait que les noirs s'organisent en des organisations exclusives ou, selon leurs propres termes, de type apartheid, est du racisme. Cependant, de nombreux espaces publics du pays, y compris les organisations, demeurent exclusivement blancs à cause de contraintes structurelles et d'entraves à l'accès et l'entrée des noirs, du fait de l'impact de siècles de régime colonial.

Malheureusement, Mafeje ne pouvait pas rentrer dans ce débat et y trouver sa voie. Sa stature intellectuelle imposante et son franc-parler auraient pu aider à établir le bien-fondé de l'argument en faveur d'une intelligentsia noire très dynamique, forte et indépendante, en tant que force avec laquelle compter en affrontant le legs tenace de l'apartheid. Pour être honnête, il commençait à sentir le poids de l'âge.

Peut-être qu'un autre facteur qui a contribué à la solitude de Mafeje à son retour « au pays » était le fait qu'il n'a jamais été actif au sein de l'establishment du mouvement de libération. Jordan fait la remarque suivante dans l'hommage à Mafeje :

Bien qu'étant un ardent défenseur de la libération africaine depuis l'époque où il était étudiant à [l'Université du Cap] UCT, Archie Mafeje était extrêmement sceptique en ce qui concerne les mouvements de libération nationaux. Il se plongea dans l'étude des mouvements nationalistes anticoloniaux à travers l'Afrique subsaharienne. Il retira son soutien à tous les mouvements de libération sud-africains et même après 1994 il semblait dubitatif à propos de son retour dans son pays, l'Afrique du Sud, préférant s'attacher au Centre de recherche multidisciplinaire nouvellement établi à l'Université de Namibie, en qualité de directeur. Il a fallu les efforts de ses anciens amis et collègues à l'UCT pour le persuader de faire une demande de poste à l'Université d'Afrique du Sud.⁶

En fait, pour Mafeje,

les gouvernements déterminent les options de « développement » mais ils ne sont pas source de toute sagesse, comme n'importe quel philosophe social ou expert en sciences sociales en conviendrait. La critique est l'engagement ultime de tout bon expert en sciences sociales. La science sociale tendancieuse est non seulement une confirmation du statu quo mais aussi, est anti-intellectuelle et donc nuisible au développement humain/social. Les aperçus de la science sociale critique sont indispensables pour le développement social et la gouvernance éclairée.⁷

Naturellement, quand la gauche sud-africaine débattit de l'avenir du socialisme au début des années 1990, à la suite de l'ouvrage de Joe Slovo « Has Socialism Failed? », Mafeje entra dans la bataille avec « The Bathos of Tendentious Historiography ». Eclairé, pour ainsi dire, par la conviction que Slovo était « un staliniste confirmé jusqu'au moment de la rédaction de l'essai à l'étude, Mafeje soutint que le Parti communiste sud-africain – South African Communist Party (SACP) était formé d'émigrés blancs communistes [qui] dépendaient dans une très large mesure de l'Union soviétique et n'avaient pratiquement aucune consistance à l'intérieur du pays ». Pour lui, le Parti « a réussi à séparer le mouvement national noir au beau milieu pour servir ses propres desseins. Ayant perdu tout soutien des travailleurs blancs ... il a cherché une base au sein du mouvement national noir *sans abandonner sa position privilégiée*, comme un « parti d'avant-garde » [souligné dans le texte]. Ainsi, conclut, Mafeje, « ... si ce n'était à cause de son [la SACP] ingérence intéressée, un certain nombre de divergences, par exemple entre le Unity Movement et l'ANC, et entre l'ANC et le PAC, aurait pu être résolu ».⁸

Dans son étude du débat sur « Has Socialism Failed? », Pallo Jordan a fait remarquer à l'époque que

Malheureusement, Mafeje ne s'est pas engagé avec Slovo, choisissant plutôt de réprimander la SACP et son allié, l'ANC, au sujet des politiques qu'ils poursuivent pour faire tomber l'apartheid. Bien que ... Mafeje ait pu faire valoir un certain nombre d'arguments valables, ceux-ci se sont perdus à cause de la position africaniste

qu'il adoptait. C'était malheureux parce que le marxisme sud-africain a une tradition théorique extrêmement sous-développée, à laquelle Mafeje aurait pu apporter une contribution plus substantielle s'il avait contenu son mauvais caractère. En la circonstance, son désir de régler des comptes avec ses adversaires idéologiques prit le meilleur sur lui.⁹

Mafeje n'aurait peut-être pas eu l'impact que nous espérons tous à son retour au « pays », mais peut-être était-ce parce qu'il était l'expression vivante du dialecte du local et de l'universel; un Africain vivant sans frontières, qu'elles soient géographiques ou intellectuelles. Il n'aurait peut-être pas été « un des commissaires dans les tranchées du mouvement de libération, de crainte d'être contraint par des « frontières » négociant la dialectique du local et de l'universel, mais il était sans aucun doute l'un des pionniers des connaissances dont nous sommes armés aujourd'hui, dans notre lutte pour la libération totale de notre continent.

Mais Mafeje pouvait changer des vies aussi, et même les transporter du local au-delà de l'universel, comme celle de Ken

Hughes, actuellement au Département de Mathématiques et Mathématiques Appliquées à l'UCT, qui faisait partie des quelque 200 étudiants qui avaient organisé un sit-in à l'université en 1968 pour protester contre l'« incident Mafeje ». Pour Hughes :

Le sit-in de 1968 à l'UCT fut un événement marquant, tant pour l'université que pour ceux qui y ont pris part. Plusieurs personnes pour lesquelles ce fut une expérience formatrice sont encre là... Dans mon cas, ce fut le début d'une carrière particulière d'étudiant agitateur international – puisque je suis allé de l'UCT à l'Université de Warwick en Angleterre, où des revendications générales ont abouti à l'occupation de la salle des registres, puis au MIT aux États-Unis où nous avons fait un sit-in pour protester contre la Guerre du Vietnam.¹⁰

Notes

1. Archie Mafeje, 'The Impact of Social Sciences on Development and Democracy: A Positivist Illusion', Discours à la National Research Foundation, 31 mai 2001.

2. Pallo Jordan, 'Statement on the Passing of Professor Archie Mafeje by Minister of Arts & Culture', 4 avril 2007.
3. 'Celebrated African Anthropologist Archie Mafeje is Dead', *AfrikaNews.org*, 1 avril 2007.
4. Pitika Ntuli, 'We Need Real Intellectual to ask the Right Questions', *Sunday Times*, 27 janvier 2008.
5. Ebrahim Harvey, 'South Africa: Where are the Black Thinkers of the Left?', *Online Mail and Guardian*, 5 mai 2006.
6. Jordan, 'Statement on the Passing of Professor Archie Mafeje by Minister of Arts & Culture'.
7. Mafeje, 'The Impact of Social Sciences on Development and Democracy'.
8. Mafeje, 'The Bathos of Tendentious Historiography: A Review of Joe Slovo's 'Has Socialism Failed?', *SAPES*, vol. 3, no. 11 août 1990.
9. Pallo Jordan, 'A Survey of the South African Debate on the Decline of Socialism in Eastern Europe', Parti communiste sud-africain, 1991 [voir site web du SACP].
10. *UCT Monday Paper*, vol. 26.05, 23 avril 2007.